

EN SAVOIR PLUS SUR BANDIAGARA

proposé par Michel Damblant (MALI, The Natural Guide, Voyager autrement, éditions VIATAO):

HISTOIRE DE LA DYNASTIE TALL : En février 1864, alors qu'El Hadj Oumar Tall disparaît à Déguembéré (à 19 km de Bandiagara), son neveu Tidjani Tall, général de l'armée toucouleur prend le contrôle de cette partie de l'Empire et règne jusqu'à sa mort en 1887. La mort de El Hadj Omar ne signifie pas la fin de son empire. Tidjani va pourchasser les descendants de Chiekou Amadou, notamment lors de la bataille de Sebara contre les peuls du Fakala (Sofara). Il fera exterminer les hommes des principales familles nobles comme le clan des Hamdalah. Par contre il fera un pacte avec les Dogon qui formeront le gros de ses troupes de fantassins.

Les familles fondatrices de Bandiagara, Tembely et Ouologuem lui offrent l'hospitalité. Il installe d'abord sa capitale à Dé puis à Bandiagara où il construit sa résidence avec un mausolée pour honorer la mémoire des membres de sa famille morts des dernières batailles. Ses successeurs, Tafsiro et Mounirou conserveront Bandiagara comme capitale de l'Empire Toucouleur. Pendant plusieurs années, Dogon et Toucouleur vivent en harmonie à Bandiagara.

En 1891, Amadou Tall, "Lamidoo Juuldè", (Commandeur des croyants) fuit Nioro et se réfugie à Bandiagara. Le 29 avril 1893, les Français, avec à leur tête le colonel Louis Archinard, remplaçant de Gallieni comme Commandant suprême du Soudan français occupent Bandiagara après avoir mis l'armée d'Amadou Tall en fuite à la bataille de Kori Kori (21 km au nord-ouest sur l'axe Bandiagara-Mopti).

Agibou Tall, septième fils d'El Hadj Omar, avait lié amitié avec Archinard, Il sera désigné par les colons blancs "Roi du Macina", ils lui construiront un palais portant son nom.

Le palais d'Agibou est une référence dans l'histoire de l'architecture du plateau dogon. Commandé par l'occupant français, il fut réalisé en style authentique soudanais. Cette première architecture coloniale dans la région, édifiée par les célèbres maçons de Djenné est donc étonnamment respectueuse des traditions locales. Ce choix de style, est révélatrice de la forme d'administration que les Français tentèrent d'imposer en copiant la méthode britannique de "l'indirect rule" qui consiste à gouverner les colonies par l'intermédiaire des chefs traditionnels. Aguibou sera invité en France en 1900 pour apprécier la splendeur de la métropole mais sera destitué en 1902 et on reviendra à l'administration coloniale directe en 1906.

A la mort d'Agibou Tall en 1908, son fils Alpha Makki Tall lui succède sans pour autant habiter le même palais; il construit son propre palais à l'image de celui de son père. Il réalisera de grands travaux pour les voies de communication entre Mopti et Sévaré avec une digue et entre Bandiagara et Bankass par la falaise de Kani Kombolé. Les autres frères de Alpha Makki n'occuperont pas les lieux et édifieront également leurs propres maisons. Le dernier fils d'Agibou, Madani est mort en juillet 1997, il était chef de Bandiagara et gardien des reliques d'El Hadj Oumar.

Tous les dignitaires toucouleur ayant joué un rôle dans la chefferie à Bandiagara sont enterrés dans l'actuel mausolée où Tidjani inhuma les corps de trois des fils d'El Hadj Omar (Makki, Madi et Mahin) morts avec lui à Déguembéré en février 1864. Cette tradition s'applique de nos jours à tous les descendants d'El Hadj Oumar qui doivent assurer la conservation de ces reliques. Sous le règne de Tidjani Tall, il s'est instauré un esprit de cohabitation pacifique et d'acceptation mutuelle entre les deux communautés dogon et toucouleur. El Hadj Omar et Ahmadou Omar avaient bénéficié de l'aide des fantassins animistes (*sofas*) parmi lesquels figuraient de

nombreux Dogon rafiés et obligés à combattre sous les ordres de leurs anciens ennemis.

Tidjani va considérer les Dogon comme des hommes libres, cesser les razzias et abandonner l'idée de guerre sainte. Les environs de Bandiagara verront à partir de ce moment-là, une régulière et pacifique progression de l'islam, comme en témoignent les extraordinaires mosquées de Nando et Makou sur les murs desquelles les sourates cohabitent avec les représentations des fétiches animistes. La même ambiance a d'ailleurs prévalu sous le règne des successeurs de Tidjani Tall (notamment Tafsiru, Muniru et Ahmadou Sékou).

L'occupation française de Bandiagara viendra perturber quelque peu l'ordre social et la paix existants. Les impôts, taxes et autres tributs en nature imposés pendant la colonisation y sont pour quelque chose. Plusieurs excès sont encore racontés par les traditions orales locales. Les travaux forcés, les embrigadements, l'esclavage et les interminables corvées vont refaire surface et aggraver les mécontentements des populations.

A partir de ces instants de domination des occupants français, les relations entre les deux communautés dogon et toucouleur vont sensiblement se détériorer sans pour autant prendre la forme de conflit ouvert. Ville cosmopolite et pluriethnique, Bandiagara cependant connaîtra un rayonnement culturel et administratif longuement décrit par Amadou Ampâté Bâ.

La famille Tall est maintenant considérée comme « chef-relique » du village de Bandiagara. Le site de Déguenbéré où disparût El Hadj Omar en 1864, est depuis lors un lieu de pèlerinage « *zaria* » où se tiennent des lectures publiques du Coran, sous la houlette du chef spirituel de la confrérie Tidjaniya qui fut longtemps le calife Tchierno Mountaga Tall, décédé le 13 janvier 2007 à l'âge de 93 ans et remplacé par Makki «Tonton» Tall

Ce texte relate les informations du site : www.malitourisme.infos

Les noms de famille dogon sont : Tembely, Ouologuem, Guindo, Napo et Nango,

Les noms peulh : Barry, Bâ, Tall, Sangaré, Sy

On trouve aussi des Dao (Djogoromé), Famanta (Bozo), Nian et Niang (Niangadou)

EN SAVOIR PLUS LES HOMMES CELEBRES DE BANDIAGARA

Amadou Hampâté Bâ, « le Baobab qui cache la savane » :

Né en 1900 , il est le fils de Hampâté Bâ et de Kadidja Pâté. Son père meurt trois ans après sa naissance, Kadidja épouse Tidjani Amadou Ali Thiam, roi destitué de la province de Louta dans l'actuel Burkina, qui adopte le jeune Amadou. Il accompagne ses parents en exil à Bougouni. C'est là qu'il découvre la culture et la tradition bambaras. En 1908, il va à l'école coranique chez Thierno Bokar Salif Tall. Réquisitionné d'office pour l'école française en 1912, il passe successivement de l'école de Bandiagara à celle de Djenné. En 1917, Amadou Hampâté Bâ doit aller à l'Ecole normale William Ponty à Gorée, mais sa mère s'oppose à ce départ. Le gouverneur l'affecte donc à Ouagadougou en qualité « d'écrivain temporaire à titre essentiellement précaire et révoicable ».

Ses écrits, en dehors de trop rares textes sur la culture peulh et l'histoire du Soudan concernent essentiellement son autobiographie et les démêlés entre les colons et leurs administrés africains. Sachant qu'existent chez tous les peuples des gentils et des méchants, des rancuniers et des sages, les récits des affrontements entre les administrateurs blancs et les indigènes ainsi que les « rapports » entre ces mêmes colons et les femmes du cru ramènent à des vaudevilles qui n'apprennent pas grand chose sur l'Afrique profonde. Ses recherches sous la férule de Théodore Monod à l'Ifan ne sont hélas pas accessibles au grand public.

Entre sa « carrière » à l'Unesco et ses « congés sabbatiques » auprès de son ami Félix Houphouët Boigny, il n'a certainement pas eu le temps de faire publier les grands moments de l'histoire du Soudan. Mme Hélène Heckman, sa légataire littéraire affirme clairement dans une édition de « L'enfant peul » que « le manuscrit comportait de nombreux développements sur certains aspects de la culture ou de la sociologie africaine. En raison de l'importance de l'ouvrage, il a été décidé, en accord avec l'auteur, de privilégier le récit et de supprimer une grande partie de ces développements. Le lecteur pourra les retrouver dans des ouvrages de l'auteur plus spécialisés ». Hélas ces ouvrages spécialisés reflets de cette savane si bien décrite par Hampaté furent publiés (ou non) dans des éditions marginales et ne sont plus disponibles. Mme Heckman, en maîtresse des œuvres du maître, a escamoté les données majeures et les informations les plus intéressantes se trouvent dans les notes de bas de page.

Avec tout le respect que je dois à ce baobab de la culture soudanaise je regrette néanmoins que le récit des anecdotes du quotidien colonial nous prive des images de cette savane si riche en histoire. Amadou Hampâté Bâ est marqué par son temps, celui des colons qui ont précipité l'acculturation de l'Afrique. Il possède un immense talent d'écrivain particulièrement révélé par « L'étrange destin de Wangrin » mais il laisse sur sa faim, l'amateur de carnets de brousse que je suis.

Cela dit, tout voyageur qui passe par la région de Mopti retrouvera dans les livres de Hampâté Bâ la meilleure restitution écrite des lumières, des images et des émotions qui émanent des sentiers, des villages, des cours d'eau et des falaises entre baobabs et savane.

Tierno Bockar, « le Roumi soudanais »

Né en 1875 à Ségou, il est le petit-fils de El Hadj Seydou Hann, grand maître soufi haoussa de Sokoto (N.O. de l'actuel Nigéria), installé à Ségou en 1862, à l'appel d'El Hadj Omar qui veut développer l'enseignement de l'Islam selon la tradition de la Tidjaniya. Par son père, il est prince Toucouleur, de la famille d'El Hadj Omar, lui aussi disciple de la Tidjaniya. Ainsi ses origines familiales lui apportent, par delà l'unité du soufisme, la diversité des traditions africaines.

L'enfance et l'adolescence de Tierno Bokar se déroulent dans la pieuse sérénité entretenue par sa tante et par sa mère, héritières de l'enseignement de Seydou Hann et attachées à la "grande Djihad" contre soi-même. Malgré le bruit des armes et des batailles, la famille de Tierno Bokar vit dans la recherche de la Charité et de l'Amour. Cette influence familiale marque très profondément Tierno Bokar dont toute la vie est orientée vers cette quête dans l'intime relation avec Dieu.

Avec la conquête française, la famille de Tierno Bokar doit quitter Ségou : elle s'installe donc à Bandiagara. Il trouve là l'enseignement d'un grand maître soufi mystique Tidjani : Amadou Tafsirou Bâ qui lui ouvre sa bibliothèque et lui permet de découvrir la pensée d'El Hadj Omar et surtout celle de Si Ahmed Tidjani, fondateur

de l'ordre. Cependant, tout en lui permettant l'accès aux livres, Amadou Tafsirou Bâ le met très fermement en garde contre l'utilisation de textes mal compris reprenant en cela l'engagement à la "grande Djihad" enseigné par l'exemple familial : l'effort vers Dieu passe d'abord par une lutte contre soi-même.

En 1908, après le décès d'Amadou Tafsirou Bâ, Tierno Bokar fonde sa propre zaouïa (école coranique) avec un internat. La vie est simple, mais elle n'est pas puritaine, Tierno Bokar s'opposant vigoureusement au puritanisme musulman de type wahhabite.

Plusieurs dizaines d'enfants recueillent ainsi l'enseignement de Tierno Bokar dont la fin de la vie est pourtant dramatiquement plongée dans l'isolement : la colonisation française mal informée des querelles religieuses et familiales de l'Afrique noire ne sait pas reconnaître la profondeur du message d'Amour et de Paix de Tierno Bokar. Mal conseillé et incapable de comprendre l'attitude fondamentalement pacifiste du maître, elle le contraint à fermer la zaouïa et interdit tout contact avec lui. Tierno Bokar, qui a compris le malentendu, vit, malgré l'isolement, dans l'espérance et la quête de la Connaissance et de la Vérité, seules capables d'apporter la réconciliation religieuse et l'Amour. Par delà l'injustice qui lui est faite, son inquiétude, à la veille de sa mort, à la fin des années 1930, vient surtout de l'amer constat du déclin de la spiritualité et du rôle croissant de l'argent.

Quelle est la méthode appliquée par Tierno Bokar dans son enseignement ?

Il demande une connaissance approfondie du Coran et des maîtres du soufisme de la Tidjaniya du Maghreb. Mais il se fonde aussi sur un modèle de vie. Pour Tierno Bokar, le témoignage de la relation avec Dieu s'inscrit d'abord dans chaque acte de la vie quotidienne.

Sa méthode d'enseignement repose sur un modèle de vie fondé sur la simplicité et la modestie :

-simplicité du cadre de vie : la zaouïa de Bandiagara est la case africaine dont le sol est couvert de nattes.

-modestie de Tierno Bokar qui condamne toute ostentation (en particulier l'ostentation religieuse qui pervertit l'esprit et loue l'humilité qui permet d'affirmer l'égalité de tous les êtres humains et de comprendre l'identique valeur de toutes les créatures divines. Cette humilité devant la création, il l'applique dans chacun de ses actes. S'insurgeant, par exemple, contre l'indifférence de ses élèves devant l'oiseau tombé du nid et s'émerveillant devant eux face à la force de cette petite vie. On retrouve là comme un écho de Saint François d'Assise.

Tierno Bokar associe les traditions coraniques de l'Islam andalou, du soufisme africain et celles de la Tidjaniya Toucouleur, confrérie religieuse consécutive à la conquête d'El Hadj Omar à partir de 1861. Mais à ces traditions coraniques, s'ajoutent les traditions africaines Bambara, Haoussa, Peul, Dogon, transmises à Tierno Bokar par l'héritage familial et par les découvertes au gré des rencontres ou des séjours dans les différentes civilisations de l'Afrique de l'Ouest.

Ainsi, l'étude et la réflexion de Tierno Bokar, fondées sur l'Intelligence et la Raison l'amèneront à enseigner le respect des traditions. "Respectez-les, dit-il, elles constituent l'héritage spirituel de ceux qui nous ont précédés et qui n'ont pas rompu avec Dieu."

Son enracinement dans la tradition ne signifie nullement archaïsme et repliement sur soi. Au contraire, le modèle de vie doit permettre adaptation et évolution dans la construction de l'identité propre à chaque homme. L'homme ne vit sa relation intime avec Dieu qu'en évoluant car "évoluer, c'est perfectionner notre patrimoine qui n'est pas fait seulement de nos demeures et de nos champs ; c'est aussi aménager notre pensée et notre manière d'être".

En quoi consiste l'enseignement de Tierno Bokar ?

Cet enseignement précise d'abord ce qu'est la religion et ce qu'est la Foi. En ce qui concerne la religion, Tierno Bokar distingue la Sharia et la Mystique. Pour lui, la Sharia est seulement l'ensemble des règles destinées à protéger l'homme du "libertinage de l'irrégion". La Sharia est donc un code.

La Mystique, en revanche, amène à la connaissance et procède de deux sources : la révélation donnée par Dieu à un prophète ; l'expérience du Croyant qui résulte d'une longue méditation et d'une pratique religieuse approfondie. Le Sage qui, par la Mystique, atteint la connaissance peut alors adapter son enseignement aux conditions locales dans lesquelles il vit. Le respect des traditions qu'enseigne Tierno Bokar se situe dans ce cadre là.

La Foi correspond à la relation de l'homme à Dieu. Elle implique d'abord la fidélité à Dieu. Mais, elle correspond aussi à la "somme de confiance que nous avons en Dieu" et au "degré de notre conviction" !

Tierno Bokar distingue trois degrés de la Foi qui déterminent chacun des types de relations que le Croyant établit avec les autres communautés humaines.

- Le premier degré de la Foi est la « Foi solide » : c'est celle de la masse du peuple et de nombreux marabouts. Attachée exclusivement à la lettre du Texte, cette Foi enseigne l'intransigeance religieuse : elle aboutit à la guerre par les armes.
- Le deuxième degré de la Foi est la "Foi liquide" : c'est celle de ceux qui recherchent la Vérité et la découvrent par la Connaissance. Elle enseigne la tolérance et établit la paix avec l'ensemble du monde vivant: elle s'affirme contre la guerre.
- Le troisième degré de la Foi est une « vapeur gazeuse », apanage d'une élite de l'élite. Par elle, le Sage atteint la Vérité divine dans l'amour et la Charité. De même que les différentes couleurs sont unies dans l'arc-en-ciel, de même les fils d'un même père sont différents physiquement et pourtant frères et fils légitimes. Ainsi avec les infidèles "Dieu est Amour et Puissance... Détester ce qui est produit par la Volonté divine agissant par Amour, c'est prendre le contre-pied du Vouloir divin et contester sa Sagesse. Exclure un être de l'Amour primordial, c'est faire preuve d'ignorance capitale... N'aimer que ce qui nous ressemble, c'est s'aimer soi-même, ce qui n'est pas aimer."

Extraits du site : <http://vitotidiane.skyrock.com/8.html>

« Vie et enseignement de Tierno Bokar, le sage de Bandiagara »Hampâté Bâ. Point Seuil

Yambo Ouologuem, « Le provocateur incompris »

Né en 1940. Après des études secondaires au Mali il poursuit sa formation à Paris (lycée Henri-IV) à partir de 1960. Licencié de philosophie, de lettres et diplômé d'études supérieures d'anglais il enseigne dans au lycée de Charenton. En 1968,

l'année où il est interdit d'interdire, il reçoit le prix Renaudot pour son roman « Le devoir de violence » publié au Seuil.

Quatre ans après sa publication, Eric Sellin signalait la présence de plusieurs passages empruntés au roman d'André Schwarz-Bart, *Le dernier des Justes*. Un an après, un article anonyme paru dans le *Times Literary Supplement* révélait que Ouologuem aurait également repris certaines pages de *It's a Battlefield* de Graham Greene.

Ce roman provocateur révèle une Afrique brutale, injuste, jusqu'au sein des familles supposées garantir l'équité. Les rois sont des tyrans, les pères aussi et les victimes innocentes disparaissent dans l'indifférence de leurs proches. Voilà de quoi offusquer les ethnologues bien pensants du 19^{ème}, siècles, trop heureux de se raccrocher à l'idée rousseauiste du « bon sauvage ». De plus les révélations de Ouologuem sont un pavé dans le marigot des non-dits, des secrets de clans et de familles verrouillés par les anciens.

Le professeur d'anglais de Charenton avait trop d'avance sur son temps. La violence sur le fond est assortie d'une provocation sur la forme. Le collage proposé se sert de certaines formules existantes, peut-être, mais la forme est unique, brillante, pleine de larmes mais aussi de rires et totalement imprégnée de la réalité africaine et de l'universelle dérision de l'existence. « Le devoir de violence » sort du cadre de la littérature « exotique » africaine et entre directement dans le cercle très fermé des romans-manifestes ; il compte à mon très humble avis, parmi les meilleurs textes du 20^{ème} siècle toutes catégories confondues.

A noter que la critique française de l'époque l'a reconnu comme tel en lui attribuant le Prix Renaudot en 1968. Il publia quelques mois après « Lettre ouverte à la France nègre », un pamphlet inspiré et caustique tout à fait prémonitoire de l'enfer dans lequel les accusations de plagiat allaient l'entraîner.

En Afrique, « mieux vaut la mort que la honte » et l'effet boomerang de la célébrité devenue calomnie allait décapiter le premier dogon lauréat d'un prix littéraire. Sa tête, il l'a effectivement perdue sous le coup de l'affront. Certains parlèrent de paranoïa, d'autres de schizophrénie, certains préconisèrent les transtènes, d'autres les gri-gris de la falaise, d'autres encore le maraboutage.

Au bout du compte, la rafale fut violente mais l'homme est toujours là, vivant paisiblement dans sa concession de Sévaré, passant dire bonjour aux amis dans les services et ironisant sur les dérives du monde puis retournant vers sa chère mosquée où il semble avoir trouvé la réponse aux violences du devoir.

Les éditions Serpent à plume viennent de rééditer «Le devoir de violence».